Séquentialité, interactivité et instabilité énonciative

Sequentiality, interactivity and enunciative instability

Robert Vion

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/111>

DOI : 10.4000/praxematique.111

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2005

Pagination : 25-50

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Robert Vion, « Séquentialité, interactivité et instabilité énonciative », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 45 | 2005, mis en ligne le 01 juin 2009, consulté le 07 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/111> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.111>

Robert Vion

U.M.R. 6057, Laboratoire Parole et Langage,

Université de Provence (Aix-Marseille I) — 13621 Aix-en-Provence Cedex 1

Robert.Vion@wanadoo.fr

Séquentialité, interactivité et instabilité énonciative

Les analyses de discours se développent, depuis les années soixante-dix, dans deux directions apparemment complémentaires : d'une part la prise en compte directe du tissu discursif, d'autre part l'examen des modes de présence énonciative des acteurs au sein de discours traversés de voix. Ces deux attitudes semblaient inconciliables dès lors que la première portait sur le texte même du discours et la seconde sur l'activité à l'origine de ce discours. L'apparition de l'énonciation dans le champ des sciences du langage a donc été saluée comme l'émergence d'une nouvelle posture théorique rompant avec certaines formes de positivisme travaillant sur la structuration des énoncés et des discours. Si le croisement de ces deux points de vue est devenu envisageable cela tient à l'évolution des analyses du discours vers les activités discursives et l'hétérogénéité des formes discursives aussi bien qu'au développement des approches énonciatives du discours.

I. Séquentialité et discours

L'une des priorités de l'analyse de discours a consisté à délimiter, au sein de la masse textuelle, des unités constitutives dont la séquence présente un intérêt de premier plan dans la mesure où elle semble permettre une catégorisation des textes.

I.1. Dynamisme interactif et analyse structurelle

Selon certains, les sciences auraient pour objet de faire apparaître des régularités et des unités là où règnent la continuité, la

complexité et l'hétérogénéité des phénomènes. En ce qui concerne les fonctionnements langagiers, cette recherche des unités s'est tout d'abord focalisée sur la structure des discours et des conversations. Ce fut l'épisode des premières grammaires de textes et du modèle hiérarchique de la conversation proposé par les linguistes genevois. Dans le domaine des analyses conversationnelles, les linguistes (Roulet 1985, Kerbrat-Orecchioni 1990) ont mis en exergue l'existence de cinq rangs d'unités (l'interaction, la séquence, l'échange, l'intervention, l'acte de langage) auxquels nous proposons d'ajouter (Vion 1992 : 149-150) un sixième rang, le module, intermédiaire entre l'interaction et la séquence. Si pour E. Roulet, la structure hiérarchique constituait l'objectif central de l'analyse, chez C. Kerbrat-Orecchioni elle n'en représentait qu'un aspect. Le postulat sur lequel reposait toute analyse structurelle implique que les unités constitutives se présentent comme des entités homogènes et stables, clairement identifiables et délimitables. Pour notre part, en parfait accord avec J.-M. Adam (1992), nous avons focalisé le regard sur l'hétérogénéité compositionnelle en insistant sur la simultanéité de structures interactives comme, par exemple, le développement d'un moment conversationnel à l'intérieur d'une consultation médicale. Les sujets gèrent alors simultanément une consultation et une conversation, une relation symétrique et une relation complémentaire. La notion de module (types d'interaction développée localement à l'intérieur d'un autre) permettait de rendre compte de cette coexistence de types au sein d'une même interaction. Toutefois, compte tenu des difficultés rencontrées dans les recherches typologiques, les analystes se sont focalisés sur des niveaux intermédiaires : l'échange chez les genevois, la séquence chez J.-M. Adam, voire la période ou encore le paragraphe oral chez Mary-Annick Morel.

Dès 1985, Eddy Roulet, renonçait à prendre en compte le niveau séquentiel conçu initialement comme unité de négociation transactionnelle (1980 : 8-9). Il développait alors une analyse structurelle des échanges fondée sur une grammaire des actes de langage et concevait l'interaction comme un ensemble d'échanges qui, en fonction d'un principe de composition complexe, pouvait être ramené à un seul et unique échange, assimilant *de facto* le « tout interactif » à l'unité dialogale minimale. Face à cette technicisation de l'analyse, un débat s'est développé quant à l'opportunité d'une focalisation

sur la structure (Kerbrat-Orecchioni 1990 : 243 ; Vion 1992 : 176-178). Dans le cadre de ce débat, Roulet admet aujourd'hui que

la structure hiérarchique d'un dialogue ne fournit qu'une description statique de la structure interne d'un objet achevé. Elle ne rend compte directement ni de la dimension dynamique de la construction progressive du dialogue dans le temps, ni des conditions de production de ce dialogue (2001 : 94).

Il estime que la structure hiérarchique est le résultat de cette dynamique et que le développement, à partir de 1991, d'une approche modulaire devrait permettre de corriger cette réification du texte au détriment des acteurs. Toutefois, dans la mesure où la structure hiérarchique conserve un caractère central au sein de l'approche modulaire, on peut s'interroger sur la possibilité d'atteindre un tel objectif. D'autre part, le nombre élevé de sous-composantes modulaires, ainsi que leur relative autonomie, ne semblent pas faciliter la prise en compte frontale d'une complexité langagière qui s'éparpille alors en autant d'analyses sectorielles difficiles à relier *a posteriori*.

Dans un ouvrage portant sur la conversation, C. Kerbrat-Orecchioni aborde la question de la séquence à l'intérieur du chapitre traitant de l'organisation structurale de la conversation. Pour elle, « La séquence peut être définie comme un bloc d'échanges reliés par un fort degré de cohérence sémantique ou pragmatique, c'est-à-dire traitant d'un même thème, ou centré sur une même tâche » (1996 : 37). Outre l'unité thématique, que Frédéric François nomme « saynette » lorsqu'il aborde les discours enfantins (2005 : 152), la notion de séquence renvoie à celle de tâche. C. Kerbrat-Orecchioni donne alors l'exemple des séquences d'ouverture et de clôture qui encadrent le corps de l'interaction. Dans un ouvrage plus récent (Kerbrat-Orecchioni 2005), elle aborde rapidement la question des unités, ne retenant que les tours de parole, les échanges et les actes de langage. Le terme de séquence n'y apparaît qu'épisodiquement sans avoir été au préalable défini. Ce recours minimaliste aux unités, alors qu'elle focalise l'analyse sur les phénomènes de négociation et de politesse, illustre clairement les difficultés à concilier interactivité et analyse structurale.

Nous avons présenté (Vion 1995) un modèle dynamique permettant une analyse multidimensionnelle des discours qui, refusant

le principe d'une analyse structurelle, focalisait le regard sur les places occupées par les acteurs lors de leurs activités langagières. La séquence n'est alors plus appréhendée comme une unité textuelle homogène et statique, identique à elle-même à l'intérieur des bornes qui la délimitent, mais comme une tâche cognitivo-discursive particulière qui peut s'articuler à d'autres et fédérer tout un ensemble de micro-activités diversifiées. Nous voyons au moins quatre types de raisons qui conduisent à postuler une hétérogénéité compositionnelle : (1) la multidimensionnalité des comportements communicatifs ; (2) le caractère interactif du tissu discursif qui entraîne l'existence de conflits de structuration ; (3) la complexité des tâches discursives conduites ; (4) le caractère progressif et hétérogène d'une structure discursive qui se développe au fil du texte et qui se manifeste par des changements constants d'attitude de la part des locuteurs.

1.2. Les séquences textuelles

Chez la plupart des auteurs, la centration de l'analyse sur la structure discursive a conduit à des modèles réducteurs et statiques faisant l'économie de la présence des acteurs. Le mérite de Jean-Michel Adam a consisté à présenter un modèle dans lequel l'analyse des unités ne présuppose pas une homogénéité structurelle mais s'exprime en termes de compétences. Ainsi, il lui « paraît nécessaire de retenir les séquences prototypiques suivantes : *narrative, descriptive, argumentative, explicative et dialogale* » (1992 : 30) qui caractérisent moins une instance structurelle du texte qu'un type de compétence discursive particulière. Par ailleurs, le recours à la notion de prototype contribue à contourner le caractère statique des catégories : « C'est par référence à un prototype narratif, descriptif ou autre, qu'une séquence peut être désignée comme plus ou moins narrative, descriptive, etc. Les textes réalisés se situent sur un gradient de typicalité allant d'exemples qui vérifient l'ensemble de la catégorie définie à des exemples périphériques, qui ne sont que partiellement conformes. » (*ibidem*). Enfin, il envisage de rendre compte du texte comme une composition hétérogène de séquences pouvant aussi bien se succéder que s'emboîter les unes dans les autres : « Ainsi ce qu'on appelle l'exemplum narratif correspond-il

à la structure : [séq. argumentative [séq. narrative] séq. argumentative] » (1992 : 31). Outre l'insertion d'une séquence dans une autre, J.-M. Adam envisage le mélange de séquences de types différents avec un rapport hiérarchique [séq. dominante > séq. dominée] correspondant, par exemple, à une narration dans laquelle les connecteurs argumentatifs, qui relient les différentes propositions narratives, laissent apparaître un schéma argumentatif sous-jacent. Une représentation structurelle du texte, si elle est encore possible, ferait apparaître une grande complexité de composition caractérisée par une coexistence de séquences, plus ou moins proches des catégories auxquelles elles sont associées. Cette coexistence correspondrait non pas à un simple contact mécanique mais à un amalgame chimique modifiant la nature des éléments en présence.

La dimension cognitive des prototypes de séquence est manifeste dans la mesure où chacun des sujets dispose de représentations de ce que doivent être une narration, une argumentation, une explication ou une description, en relation avec les genres discursifs et interactifs qui les intègrent. La compétence communicative repose sur le fait que tout sujet associe les énoncés qu'il reçoit à ces représentations qui leur donnent du sens. Tout en étant socio-culturelles, ces représentations ne sont toutefois pas identiques d'un sujet à un autre. Mais sans une représentation partiellement partagée de catégorisations comme le récit ou l'argumentation, les sujets ne disposeraient d'aucun critère pour produire et interpréter leurs discours.

1.3. La séquentialité en dialogue

Les quatre types de séquences textuelles retenues par J.-M. Adam, narration, description, explication, argumentation, constituent des tâches cognitivo-discursives qui peuvent être considérées comme des fonctions fondamentales du langage en action et donc comme des activités discursives traversant l'ensemble des situations de production langagière. On peut certes en discuter le nombre et la nature et, notamment, se poser la question de savoir si le discours instructionnel (notices de montage, recettes culinaires, verbalisations d'itinéraires) ne doit pas être ajouté à cette liste dans la mesure où il ne saurait être ramené au type « description ». On pourra également se poser des questions quant à l'existence d'un « type dialogal ». Mais

le problème le plus urgent consiste à théoriser ce que deviennent ces types lorsqu'ils se trouvent mobilisés dans des interactions verbales. Le schéma prototypique de l'argumentation monolocale théorise l'arrangement des arguments orientés vers une même conclusion et la destruction de contre-arguments qui ne sauraient y conduire. Partant de prémisses et utilisant des règles d'inférence ou topoï, le sujet progresse ainsi d'arguments en conclusions provisoires selon une argumentation construite sans être interrompue, même si son parcours discursif fait dialogiquement référence à des discours d'autrui par rapport auxquels il se positionne. Ainsi, comme le souligne Christian Plantin,

L'approche dialogale vise à prendre en compte l'insatisfaction liée aux modèles purement monologiques de l'argumentation qui est apparue au moins depuis les années 1980. Il y a irréductiblement de l'énonciatif et de l'interactionnel dans l'argumentation. [...] On parlera de « modèle dialogal » de l'argumentation pour couvrir à la fois le dialogal proprement dit, le polyphonique et l'intertextuel, afin de mettre l'accent sur un aspect fondamental de l'argumentation, celui d'articuler deux discours contradictoires (2006 : 53-54).

Dans la situation dialogale, ce sont deux discours qui s'affrontent sur une même question et cette propriété doit être prise en charge dans la théorisation du modèle dialogal de l'argumentation :

Dans sa forme prototypique, la situation argumentative apparaît comme une situation d'interaction entre discours du Proposant et contre-discours de l'Opposant, médiatisée par un discours Tiers, donc une situation de « trilogie », qui s'incarne de façon exemplaire dans l'échange public contradictoire. Les situations argumentatives reconnues comme fondamentales, le débat politique et la confrontation au tribunal sont trilogales. La parole argumentative y est systématiquement pluri-adressée, le destinataire n'étant pas seulement ou forcément l'adversaire-interlocuteur, mais dans un cas le juge, dans l'autre le public et son bulletin de vote (*op. cit.* : 64).

Ces rôles d'actants (Proposant, Opposant, Tiers) ne coïncident pas forcément avec les acteurs engagés dans la communication : un même rôle actanciel peut ainsi être conduit à plusieurs et faire apparaître des alliances argumentatives ; par ailleurs, un même acteur

peut successivement passer par plusieurs rôles actanciels en abandonnant, par exemple, un discours d'Opposant pour adopter la position de doute du Tiers. Enfin, dans le cas d'une interaction de type réunion de travail,

il arrive fort heureusement que ses membres examinent successivement les différentes réponses possibles à cette question et les arguments qui les soutiennent. Au cours de ce processus, ils parcourent de façon méthodique les différentes positions actanciennes, sans identification nette à l'une de ces positions, et sans qu'apparaissent forcément des antagonismes d'acteurs. La polémique n'est pas inhérente à la situation argumentative (*op. cit.* : 66).

De manière générale, les modèles prototypiques de séquentialité prévus pour la parole monologale ne sauraient donc être transposés tels quels pour rendre compte de la parole échangée. Si, comme le postule Bakhtine, l'interaction verbale constitue la réalité fondamentale de la langue, le dialogue ne pourra être appréhendé comme une succession de monologues et les modèles dialogaux de séquentialité devraient pouvoir fonctionner pour la parole monologuée.

Par ailleurs, qu'en est-il du type « dialogal » venant compléter les types descriptif, narratif, argumentatif et explicatif ? Celui-ci perd une partie de son intérêt dès lors que les autres types sont théorisés au niveau du dialogue, évitant ainsi une dichotomie abrupte entre monologue et dialogue. Toutefois, la notion de séquence doit-elle être limitée aux grandes fonctions discursives pour théoriser la notion de tâches discursives ou peut-elle être étendue pour référer à tout moment de dialogue centré sur une même fonctionnalité comme les séquences d'ouverture et de clôture ? Peut-on parler de séquence latérale pour exprimer le fait, qu'à un moment déterminé, les protagonistes suspendent le déroulement de l'échange pour entamer une négociation sur les ajustements qu'il convient de prendre en compte avant de pouvoir poursuivre ? Faut-il aller jusqu'à considérer comme relevant de l'ordre séquentiel la gestion interactive d'un même thème ?

1.4. Les conflits de structuration

Dans la mesure où le tissu dialogal se construit à plusieurs, les sujets négocient la nature de la relation sociale et interpersonnelle qu'ils s'efforcent de construire. Mais ils peuvent être en désaccord sur les tâches discursives à conduire. Les fragments discursifs produits seront alors très complexes dans la mesure où ils vont relever de types différents pour chacun des interlocuteurs. Le confort que présentait le discours monologué, offrant à l'analyste la possibilité d'adopter le point de vue du producteur ou du récepteur, disparaît au profit d'une hétérogénéité nécessitant de transgresser les points de vue en présence ou de faire apparaître leur différence. Prendre en compte l'activité des sujets nous oblige à abandonner l'idée que les unités doivent être interprétées de la même manière par les actants et à envisager, avec Bouchard 1987, l'existence de « conflits de structuration ».

Au sein d'un entretien, dont nous avons proposé l'analyse (Maury-Rouan & Vion 1994, Vion 1995, 1999, Rouveyrol *et al.* 2005), une patiente, Mylène, s'efforce de convaincre Sabine, personnel médical conduisant un entretien sur la verbalisation de la douleur, que ses maux de tête sont d'origine psychosomatique. Après une première tentative qui échoue, Mylène s'efforce, par des choix lexicaux, des attitudes énonciatives et des formes discursives de type narrativo-descriptif, de mettre en place, au sein de l'entretien, un lien de type conversationnel avec sa partenaire. Or, Sabine va résister à cette sollicitation, se limitant à la production de régulateurs et de formes discursives plus conformes à l'entretien. Nous sommes alors en présence d'un « conflit de structuration » qui peut persister dans la mesure où il n'affecte pas directement les places institutionnelles définitoires du cadre interactif. Compte tenu des contraintes de ce cadre, les chances de voir se stabiliser un module conversationnel sont faibles. Cependant, au fur et à mesure que Mylène poursuit sa tentative, les productions de Sabine se rapprochent progressivement d'un investissement de nature conversationnelle. Le volume et la nature de ses interventions, l'adoption d'attitudes en miroir, comme la coordination de rires ou l'émergence d'une complicité, illustrent l'orientation progressive vers un mode conversationnel qui ne sera toutefois pas atteint. Nous sommes alors dans une

situation évolutive complexe qui voit les sollicitations d'un actant progressivement prises en compte par une partenaire qui associe simultanément le type entretien à une timide orientation vers le type conversationnel. Le tissu discursif n'est donc pas constitué d'unités stables et homogènes qui se succéderaient selon des délimitations rigoureuses, mais relève d'une hétérogénéité et d'un dynamisme produisant des unités appréhendées dans des états instables de réalisation. Nous aurons donc aussi bien des unités relativement stabilisées — ce qui ne veut pas dire homogènes — et des unités qui tendent plus ou moins, en cours d'échange, vers tel type sans nécessairement pouvoir l'atteindre. Ces conflits de structuration ne concernent pas seulement les niveaux du cadre interactif et des modules mais aussi, compte tenu des interrelations entre niveaux, celui des activités discursives que cherche à théoriser la notion de séquence. Ainsi, dans une phase antérieure de la même interaction, Mylène s'efforçait d'argumenter le bien fondé de sa thèse selon laquelle ses maux de tête seraient d'origine psychosomatique. Cette volonté d'argumenter va donc la conduire à se positionner, de manière symétrique, sur le terrain du savoir médical face à une partenaire censée disposer en la matière d'un savoir expert. L'entreprise peut paraître délicate et les chances de voir une séquence argumentative, pleinement assumée par les deux parties, demeurent faibles. *De facto*, Sabine ne va pas s'investir au niveau des arguments. Elle accuse réception de ces témoignages et, en tant qu'enquêtrice, produit des régulateurs confirmant le cadre interactif de l'entretien sans accréditer l'émergence d'un module de discussion provoquée par la volonté de Mylène d'ouvrir une séquence argumentative.

1.5. Macro et micro-activités discursives

On peut considérer les séquences narrative, descriptive, explicative et argumentative comme des macro-tâches discursives intervenant dans des genres discursifs ou interactifs qui les mobilisent de manières différenciées. Ainsi, la tâche de récit prend-elle des dimensions différentes selon qu'il s'agit d'une fable, d'une parabole religieuse, d'une histoire drôle, d'un récit historique, d'un récit littéraire, d'un rapport de police, d'une conversation, d'une intervention de type pédagogique, d'une discussion, etc. Comme nous le dévelop-

pions dans Vion (1999), la notion de genre peut être théorisée à partir de situations dialogales afin d'appréhender la relation sociale (au sens large du terme) établie entre les divers acteurs de la communication au moment où ils communiquent. Il s'agit d'une théorisation de la situation, valable pour les situations monologiques et dialogales, qui s'exprime en terme de rapports de place et de contrat de communication reposant sur des implicites socio-culturels en matière d'attentes et de comportements.

La séquence peut être envisagée comme une macro-tâche fédérant des micro-activités discursives diverses. La séquence de récit mobilisera ainsi des activités de description, de mise sous-tension d'événements, de commentaire, d'explication, d'argumentation, etc. Le récit se présenterait alors comme une configuration particulière d'activités qui, dans d'autres configurations, permettent d'actualiser d'autres types de séquence. Chacun des types répertorié par J.-M. Adam correspondraient alors à une configuration particulière d'activités désignée par l'activité qui domine. Cette typologie proposée pourrait ainsi reposer sur un petit nombre d'activités élémentaires qui, de par leurs diverses configurations, produiraient des séquences particulières. Comme nous allons le voir, chaque activité élémentaire aura des répercussions sur les modes d'implication énonciative du locuteur.

2. L'instabilité énonciative

L'énonciation se donne comme objet d'analyser les voix qui traversent le discours et de repérer les places énonciatives que se construit le locuteur au sein de ces voix. La notion de mise en scène énonciative, potentiellement disponible depuis Ducrot 1984 et développée depuis Vion 1998, s'efforce de rendre compte de cette diversité de sources énonciatives. L'approche énonciative examine les phénomènes d'implication du locuteur avec des notions comme modalités, modalisations qui prennent respectivement en compte les attitudes et les commentaires réflexifs du sujet vis-à-vis des propos et des voix convoqués dans son discours. Elle aborde également les phénomènes de distanciation « visualisant » la place du locuteur au sein d'un dialogue à vaste échelle, mobilisant des opinions et des points de vue, qu'il (re)met en circulation au sein de l'interaction

verbale. Ces différents observables participent d'une problématique caractérisée par l'hétérogénéité des sources, l'instabilité énonciative de toute production discursive et la construction d'une théorie polyphonique de l'énonciation.

2.1. Les voix du discours

La notion de dialogisme proposée par M. Bakhtine, postule que toute énonciation se présente comme un épisode au sein d'un courant de communication ininterrompue. Elle implique que les sujets intériorisent des discours qui constituent les fondements sociaux et culturels de toute communication. Tout discours est donc habité d'énonciateurs, porteurs d'opinions et de points de vue, et relève ainsi de la reprise-modification de discours antérieurs. Il existe donc une hétérogénéité constitutive qui, même lorsque ces voix ne sont pas visualisées par des marques linguistiques, permet de postuler une omniprésence de voix dans la parole d'un locuteur. Face à ce dialogisme constitutif, le locuteur peut mettre en scène des opinions et des points de vue qui ne sont pas les siens. Les approches énonciatives ont mis l'accent sur le fait que même le discours rapporté direct est polyphonique dans la mesure où il articule deux événements discursifs distincts : le discours éventuellement tenu par autrui et le discours du locuteur-rapporteur qui intègre ce fragment dans un projet discursif distinct du cotexte antérieur lorsqu'il existe. Tout discours rapporté, même de façon directe, implique une prise de position du locuteur-narrateur qui, loin de s'effacer, donne une signification particulière au segment cité, par le fait même de le citer, par le cotexte et le contexte auxquels ce segment participe. On peut donc entendre deux voix, deux positions énonciatives dans le discours cité. Ce non-effacement du locuteur-narrateur vis-à-vis des propos rapportés peut être mis en relation avec le fait que le langage ne saurait décrire un aspect de la réalité sans que ces « comptes rendus » n'impliquent une prise de position de sa part :

[...] je crois les mots de la langue incapables, de par leur nature même, de décrire une réalité. Certes les énoncés se réfèrent toujours à des situations, mais ce qu'ils disent à propos de ces situations n'est pas de l'ordre de la description. Il s'agit seulement de montrer des prises de position possibles vis-à-vis d'elles. Ce qu'on

appelle idée, dictum, contenu propositionnel n'est constitué par rien d'autre, selon moi, que par une ou plusieurs prises de positions (Ducrot, 1993 : 128).

La polyphonie commence dès la coexistence de deux voix, même si ces deux voix correspondent au même locuteur. Ainsi en est-il de la notion de dédoublement énonciatif permettant au locuteur de se construire deux positions énonciatives distinctes. Oswald Ducrot (1984 : 39) avait illustré cette dualité à travers l'exemple du ministre de l'Intérieur qui déclarait à la suite de troubles *L'ordre sera maintenu coûte que coûte*, ce qui lui permettait de faire simultanément une promesse et une menace¹. Nous postulons qu'il s'agit de polyphonie dans la mesure où, au-delà de l'existence d'actes de langage différents, le locuteur fait entendre deux voix distinctes.

2.2. La distinction locuteur / énonciateur

Nous parlerons de polyphonie pour exprimer la coexistence d'énonciateurs dans un énoncé, reprenant pour cela la distinction entre locuteur et énonciateur :

le locuteur, responsable de l'énoncé, donne existence, au moyen de celui-ci, à des énonciateurs dont il organise les points de vue et les attitudes. Et sa position propre peut se manifester soit parce qu'il s'assimile à tel ou tel des énonciateurs, en le prenant pour représentant (l'énonciateur est alors actualisé), soit simplement parce qu'il a choisi de les faire apparaître et que leur apparition reste significative, même s'il ne s'assimile pas à eux [...] (Ducrot 1984 : 205).

Le locuteur est présenté comme le (co)producteur de l'énoncé qui est en relation directe avec le « centre déictique », à savoir l'ensemble des coordonnées personnelles, spatiales et temporelles qui définissent l'énoncé comme un événement singulier. Le locuteur est donc celui qui peut utiliser les déictiques de la première personne mais également celui qui peut les « gommer » en recourant à l'effacement énonciatif. Nous avons montré (Vion 2001, 2004) que lors de

---

1. Nous rencontrons également les travaux de J. Authier-Revuz (1984) sur la « modalité autonymique » et plus généralement ceux portant sur la modalisation avec la production simultanée d'un commentaire portant sur une énonciation en cours (Vion, 2004, 2005, 2006c).

l'effacement énonciatif le locuteur demeure présent dans un énoncé qui, ne pouvant simplement décrire ou rapporter, exprime son point de vue et donc sa présence en tant qu'énonciateur.

Les énonciateurs sont des êtres intradiscursifs censés s'exprimer à travers l'énonciation d'un locuteur (Ducrot, 1984 : 204). Ces énonciateurs peuvent être identifiés et relever alors des diverses formes de discours rapporté. Ils peuvent être non identifiés et non identifiables lorsque le locuteur fait référence à des opinions sans pouvoir en préciser la source. Enfin, ces mêmes énonciateurs peuvent manifester des points de vue sans que, pour autant, on puisse leur attribuer des mots précis :

s'ils « parlent », c'est seulement en ce sens que l'énonciation est vue comme exprimant leur point de vue, leur position, leur attitude, mais non pas, au sens matériel du terme, leurs paroles (*ibidem*).

Si la notion d'énonciateur repose sur celle de point de vue, le locuteur ne pourra produire un énoncé sans exprimer un point de vue sur cet énoncé. Il sera alors simultanément locuteur et énonciateur de points de vue qui peuvent rester implicites du fait de marqueurs de distanciation donnant à entendre qu'il n'adopte pas les points de vue rapportés.

2.3. Distanciation et place énonciative du locuteur

Nous allons évoquer l'analyse effectuée sur un fragment textuel (cf. Vion 2006a), et voir, comment le locuteur, toujours présent en tant qu'énonciateur dans son discours, se situe par rapport aux voix mises en scène. Le simple fait de se distancer par rapport à des opinions laisse entrevoir, de la part du locuteur, l'existence d'un point de vue différent sur ces opinions.

- (1) Aujourd'hui, la communication a rejoint le Panthéon des grandes valeurs malgré les ambiguïtés dont elle est chargée. Valeur pragmatique, l'acte de communiquer est présenté comme un recours, comme la solution à un problème. La politique du gouvernement est bonne mais le public ne la comprend pas, il s'agit **sans doute** d'un problème de communication ; mon voisin reste tout le temps enfermé chez lui et vit seul, on est **sûrement** confronté à un problème de communication. En fait, la communication est une valeur paradoxale parce que sans contenu. On nous dit : il faut communiquer. Communi-

quer quel message ? Cela importe peu. C'est l'acte de communiquer qui débloquent la situation. (Article de Philippe Breton, *Libération* du 22-11-1993)¹

Interpréter ces énoncés va consister à repérer les marques de distanciations de l'auteur vis-à-vis des propos rapportés, sans que pour autant le lecteur ne soit contraint d'accepter la signification que provoquent ces distanciations. Rappelons que la présence énonciative du locuteur dans son discours n'implique nullement l'usage de déictiques personnels ni même que des paroles lui soient attribuées. L'existence de son point de vue, même s'il n'est pas exprimé, va se manifester par des marques de distanciation que sont, notamment, les lexicalisations, les particules de discours, les connecteurs et les modalisateurs.

La présence énonciative de Philippe Breton se manifeste donc par des actes de dénomination, *la communication a rejoint le Panthéon des grandes valeurs*, et par la réserve introduite par *malgré*. Nous sommes alors en présence d'une *sous-énonciation* (Rabatel 2004b) par laquelle la position énonciative du locuteur est construite en retrait par rapport aux opinions exprimées. La seconde phrase va modifier cet équilibre par une distanciation plus nette avec la formulation *est présenté comme*, tout en maintenant le locuteur en sous-énonciation. Par contre, les deux énoncés suivants vont permettre une montée énonciative de sa position à l'aide de modalisateurs qui installent un rapport de *sur-énonciation* (Rabatel 2004b) à son profit. L'opacification sémantique et le brouillage positionnel, entraînés par l'usage de *sans doute* et *sûrement*, participent à ce rééquilibrage des voix. Ces commentaires réflexifs installent le locuteur-énonciateur dans une attitude de distanciation qui, loin d'écarter le doute ou la certitude, vont induire le doute et l'incertitude. La présence des modalisateurs dans ces discours directs libres contribue à les subvertir par une distanciation ironique. Cette position de sur-énonciateur se manifeste également par la symétrie structurelle des deux énoncés modalisés, qui relèvent d'univers non comparables, et

---

1. Cet article apparaît dans la page « idée » de *Libération* et occupe deux des trois colonnes. Il est surmonté d'un dessin humoristique de Willem sur la communication et d'un titre, de Philippe Breton, *Cinquante ans d'utopie de la communication* permettant d'appréhender l'orientation des propos de l'article. Le fragment analysé se situe immédiatement après le titre.

dont le rapprochement crée un effet à la limite du comique que renforce la présence d'une réponse identique avec la répétition mécanique de l'expression *un problème de communication*. Cette position dominante de P. Breton lui permet de discréditer les opinions mises en scène, sans même formuler les siennes, et de s'installer dans un discours polémique avec une distanciation de dérision ironique. Ces deux énoncés successifs constituent donc un pivot à partir duquel la dynamique textuelle bascule vers une confrontation explicite des opinions. Le point de vue de Philippe Breton s'exprime alors explicitement par un énoncé, mis en exergue par *en fait*. Le fragment textuel se termine sur un dialogue fictif entre ces discours utopiques et ses propres points de vue sur la question. Les deux énoncés modalisés permettent ainsi au locuteur-énonciateur de passer d'une position de sous-énonciation à une position de sur-énonciation. Dans ces phases de sous-énonciation, la présence d'un point de vue desiné en creux se manifeste également à travers les connecteurs et les particules de discours qui illustrent les activités de planification du discours et d'orientation argumentative effectuées par le locuteur sur ces opinions mises en scène. La place énonciative du locuteur doit donc être constamment prise en compte pour donner du sens à ses énoncés et pour apprécier l'orientation et le dynamisme de son discours.

3. Séquentialités discursives et instabilité énonciative

Les approches séquentielles du discours cherchent à rendre compte de la structuration du discours en termes d'hétérogénéité et de dynamisme. Elles se focalisent ainsi sur les unités de discours. De leur côté, les approches énonciatives focalisent le regard sur les voix du discours, sur les attitudes et positions du locuteur, sur l'instabilité des équilibres énonciatifs. Autrement dit, ces approches ne pointent pas les mêmes observables. Il convient dès lors d'analyser l'interaction de ces niveaux dans la gestion interactive des discours.

3.1. Instabilité et dynamisme interactif

L'hétérogénéité discursive, que nous avons examinée au début de cette étude, se répercute également au niveau énonciatif avec une

hétérogénéité énonciative illustrant le fait que le locuteur ne saurait être à l'origine du sens ni parler seul dans sa propre parole. Mais, au delà de l'hétérogénéité des instances énonciatives convoquées, sa place et ses attitudes se modifient tout au long du déroulement discursif. L'une des premières raisons repose sur le fait que toute parole est adressée et que tout énonciation est une co-construction. La parole apparemment singulière d'un sujet est donc doublement plurielle puisqu'elle intègre un dialogue à vaste échelle, mobilisant des opinions et des connaissances de divers ordres, et qu'elle est une parole partagée intégrant l'autre à son propre discours. Nous avons, à diverses reprises, en particulier dans Vion 1992, constaté que la coordination avec les partenaires conduisait souvent à des comportements heurtés, alternant des fragments hautement subjectifs et des fragments plus modulés permettant au locuteur de procéder par ajustements successifs. Nous avons par ailleurs constaté que la synchronisation des états affectifs et la dynamique résultant de l'échange avaient des répercussions directes sur le comportement des acteurs. Ainsi, dans l'entretien médical évoqué plus haut, entre Sabine et Mylène, les tentatives de Mylène d'instaurer un lien conversationnel finissent par complexifier leur relation. De même, les modes de présence énonciatives sont en relation avec les images de soi et de l'autre construites dans l'échange. Ainsi, comme nous l'avons évoqué plus haut, les séquences où Mylène adopte une position d'experte en matière médicale et celles où elle joue la naïveté, l'infantilisation et la complicité font apparaître des mises en scène énonciative nettement distinctes et des formes d'instabilité différentes.

3.2. Instabilité et dynamisme discursif

Comme nous venons de le voir, avec l'extrait du texte de P. Breton, un fragment textuel ou interactif se développe selon une dynamique mobilisant une orientation et un mouvement du discours vers des finalités co-construites. Ce mouvement interne a comme conséquence directe que, dans les limites d'une « même » unité discursive comme la séquence, la nature même de cette unité va constamment se modifier. La modification des sources et de leur équilibre constitue alors l'une des entrées dans l'analyse linguis-

tique de ces séquences. Certes, les réalités discursives et énonciatives ne se correspondent pas de manière simple et directe. Toutefois, des changements intervenant dans l'un des plans ont des répercussions dans l'autre. Ces plans sont donc à la fois relativement autonomes mais constamment interreliés sans pour autant que l'un d'entre eux ne détermine les réalités de l'autre.

3.2.1. *Tâches discursives et mode d'implication énonciative*

Nous avons constaté que certaines tâches discursives, comme la description, passent plus volontiers par des discours impersonnels manifestant un effacement énonciatif du locuteur qui prétend construire un état du monde indépendant de sa perception. Ce discours apparemment « objectif » ne saurait bien évidemment être objectif. Il s'agit d'une stratégie énonciative par laquelle le sujet pense pouvoir restituer le monde tel qu'il est. L'effacement énonciatif correspond donc à un gommage des marques déictiques personnelles de sa présence sans pour autant le dessaisir de la production de ses énoncés et des points de vue qui s'y manifestent. Par ailleurs, si une tâche discursive particulière, comme la description, passe volontiers par un effacement énonciatif rien ne s'oppose à ce qu'elle mette en œuvre d'autres stratégies énonciatives, comme, par exemple, le recours au discours pleinement assumé par un locuteur qui s'exprime à la première personne (cf. ici même l'article de Jean-Marc Sarale). Les « règles » ou les « normes » du discours ne sont jamais que des tendances générales qui, en fonction de la multidimensionnalité des comportements langagiers, peuvent se voir transgressées. D'une manière générale, l'adoption d'une mise en scène énonciative particulière est en relation avec l'ensemble des places que le locuteur assume dans le cadre de l'interaction à laquelle il participe. Ainsi, dans la séquence argumentative que Mylène s'efforce de construire avec Sabine, lors de l'entretien évoqué plus haut, elle alterne :

- (1) un discours à la première personne dans les phases de récit autodiégétique mais aussi dans des phases lui permettant de relativiser des opinions ou d'explicitier son point de vue,
- (2) un discours à l'effacement énonciatif lorsqu'elle construit des arguments d'autorité en s'efforçant d'objectiver son discours,

- (3) un discours s'exprimant par des « nous » associant sa propre voix à celles de ses médecins. Cet appui sur des paroles expertes contribue également à construire des arguments d'autorité.

Ces alternances de mises en scène énonciatives sont étroitement liées aux micro-activités discursives co-construites et sont en relation avec l'hétérogénéité et la complexité compositionnelle abordées plus haut.

3.2.2. *Instabilité et transitions intra-séquentielles*

Les séquences ne s'enchaînent pas sur le mode d'entités autonomes avec de brusques changements de nature qui permettraient de les délimiter et de les identifier. Leur nature prototypique ne concerne pas seulement leur appréhension globale, elle porte également sur leur développement. Ainsi, dans une étude portant sur la gestion interactive d'événements anxiogènes provoqués, (Bertrand *et al.*, 2000), l'accent avait été mis sur le fait qu'une séquence de gestion d'une émotion forte passait par des phases de natures distinctes. Après avoir introduit une information éprouvante, au sein d'un groupe d'informateurs qui ne se pensaient ni filmés ni observés, nous constatons l'émergence d'une phase de prostration caractérisée par une faible production verbale, souvent limitée à des jurons, des interjections, des exclamations, et par l'adoption d'attitudes particulières (sujets figés, regards perdus dans le vide, évitement de tout contact oculaire) :

- (2) mer::::: de + oh putain alors ÇA (silence de 6 secondes)

Si cette séquence de gestion de l'émotion débute sur une phase de prostration, elle se poursuit par d'autres comme les phases de dénégation, de verbalisation de l'émotion ressentie, d'évaluation des faits, de diversion, de compassion, de rationalisation, de banalisation ou de dramatisation. Pour chacune de ces phases, elle-même instable, les modes de présence énonciative des sujets sont liés à la gestion interactive des états affectifs et émotionnels. L'enchaînement, non prévisible, de ces phases peut conduire à la réapparition de certaines d'entre elles, avec bien évidemment, une modification sensible des comportements de l'une à l'autre en raison de la dynamique de l'interaction :

- (3) mer:::de + j'espère que c'est pas trop ↑ grave +

Cette seconde phase de prostration, intervenant après diverses autres phases de verbalisation, illustre une présence plus active du sujet qui s'exprime à la première personne et produit une évaluation sécurisante orientée vers une banalisation des faits.

La séquence de gestion d'un événement éprouvant va donc passer par toute une série de phases dont certaines d'entre elles peuvent se représenter sans avoir pour autant ni les mêmes formes ni les mêmes valeurs. La dynamique de ces enchaînements va se construire progressivement dans une hétérogénéité discursive et énonciative constante permettant d'appréhender le grain fin de l'énonciation comme l'une des entrées de l'analyse du tissu discursif en interaction.

3.3. Instabilité et ancrage dialogique du discours

L'apparition d'un modalisateur, au sein d'un énoncé, provoque une opacification du sens de l'énoncé en raison, notamment, du dédoublement énonciatif que provoque la production d'un commentaire réflexif sur cet énoncé (voir Vion 2004, 2005, 2006a, 2006b). Ainsi dans *il s'agit sans doute d'une erreur*, loin de renforcer le degré de certitude, le modalisateur *sans doute* convoque l'existence d'un doute au point que l'énoncé ne relève plus que de la simple probabilité. De même dans *Monsieur de Villepin est encore Premier Ministre*, prononcé en mai 2006 en pleine crise Clearstream par un porte parole de N. Sarkozy, la présence du modalisateur *encore* opacifie singulièrement le sens de l'énoncé *Monsieur de Villepin est Premier Ministre*.

La distanciation, entraînée par la production d'un commentaire réflexif simultané, empêche de considérer que le locuteur puisse prendre réellement en charge le contenu de cet énoncé. Mais, comme nous l'avions souligné (Vion 2006a), le modalisateur apporte une résolution supplémentaire à l'énoncé modalisé du fait même que ce dernier semble résulter d'un raisonnement prenant appui sur des discours antérieurs. Ainsi, *sans doute*, ou *encore* semblent convoquer des discours auquel le locuteur se réfère sans qu'il ne se sente pour autant obligé de les expliciter. L'interlocu-

teur est alors invité à rechercher dans les discours supposés partagés ceux sur lesquels le modalisateur semble prendre appui pour donner à l'énoncé modalisé une consistance renforcée. Dans cette convocation de lieux communs et de prêts-à-porter discursifs chacun peut effectuer sa propre reconstitution et il y a fort à parier que les lecteurs d'un journal particulier auront tendance à s'appuyer sur un fonds idéologique plus ou moins partagé. Une partie importante de l'opacification de sens constatée par l'usage de modalisateurs provient du fait qu'il convoque des discours non explicités mais néanmoins réels, discours qui peuvent être distincts pour différents sujets. Enfin, nous avons souligné (Vion 2006a, 2006b) que certains usages de modalisateurs pouvaient illustrer l'existence d'un « leurre dialogique », dans la mesure où l'interlocuteur ne pouvait reconstituer de possibles discours sur lesquels la modalisation semblait devoir prendre appui. Le modalisateur apparaît dès lors comme un simple artifice, un leurre.

Cette dimension intertextuelle, que permet d'appréhender la modalisation, est à mettre en relation avec les notions de topoï et de lieux communs. De nombreux connecteurs argumentatifs, dont certains, comme *effectivement*, sont des modalisateurs, permettent également de connecter des énoncés entre eux par l'intermédiaire d'un ancrage dialogique. C'est ce que nous avons constaté lors de l'analyse d'un entretien, dans des locaux de justice, mettant en présence une enquêtrice de personnalité (E) et une jeune fille Muriel (M) prise en flagrant délit de vol d'une voiture :

- M bon ++ sinon moi je préfère partir j'ai pas envie de m'enfoncer
 E non
 M encore plus (se rassoit)
 E effectivement
 M si on peut pas avoir confiance
 E non mais bon + on est là toutes les deux on est en train d'en parler euh:::
effectivement j(e) vais pas euh:: j(e) vais/ je:: je suis pas là non plus pour
 euh:: pour vous créer plus de problèmes ¹

---

1. Conventions de transcription :

- : plus ou moins nombreux indiquent un allongement vocalique (pause remplie)
 + plus ou moins nombreux ils indiquent la durée de la pause
 (e) indique que la voyelle n'est pas prononcée
 (se rassoit) : notation du comportement non verbal

Dans ce fragment textuel, le dernier *effectivement* fonctionne non seulement comme un commentaire réflexif portant sur *je suis pas là non plus pour euh:: pour vous créer plus de problèmes*, mais également comme un connecteur reliant cet énoncé à un énoncé précédent de Muriel : *je n'ai pas envie de m'enfoncer* permettant ainsi une reformulation non paraphrastique. Mais cette connexion prend plus de consistance encore dans la mesure où le modalisateur convoque une définition non-formulée, mais supposée partagée, du statut de l'enquêtrice qui, tout en étant un rouage au sein d'une procédure judiciaire, appartient à une association d'aide aux jeunes majeurs déferés devant la justice¹. On voit donc que modaliser ou connecter impliquent une sortie du texte vers l'interdiscours, vers ce vaste courant de communication ininterrompue dont parle Bakhtine, constitué d'opinions, de stocks d'évidences, de croyances, de connaissances formant les fondements socio-culturels et cognitifs de la communication.

Conclusion

L'articulation entre dimensions discursive et énonciative est devenue l'une des priorités de l'analyse des productions langagières. Les difficultés d'une telle entreprise sont nombreuses et relèvent de différents ordres. La période structurale ayant privilégié l'autonomie des diverses composantes et favorisé une approche statique des unités, la linguistique n'était pas préparée à théoriser la complexité et l'interrelation des niveaux de la réalité langagière. Nos propositions visant à construire un modèle multidimensionnel d'analyse s'efforcent, pour une part, de répondre à cette attente. Les places discursives et énonciatives y sont pensées dans leurs interrelations avec les places institutionnelles, modulaires et « subjectives » (notamment Vion 1995, Rouveyrol *et al.* 2006). Nous venons de passer en revue différents concepts permettant d'entreprendre une analyse énonciative des discours. Si les approches énonciatives enregistrent depuis une quinzaine d'années de nombreuses avancées (sur le discours rapporté, le dialogisme, la polyphonie, la modalité, la modalisation, la mise en scène énonciative, etc.), les analyses de discours, en

---

1. APCARS (Association de Politique Criminelle Appliquée et de Réinsertion Sociale), dont le siège est au Palais de justice de Paris

revanche, rencontrent de sérieuses difficultés de conceptualisation, notamment au niveau séquentiel des types de textes. Si les types argumentatif, explicatif, narratif et descriptif paraissent bien établis, notamment en raison d'une approche prototypique des types et d'une problématique de l'hétérogénéité textuelle, la validité de ces modèles ne semblent pas être adaptée à la théorisation de ces mêmes tâches dans un cadre dialogal. Les propositions faites à ce sujet devraient pouvoir relancer la théorisation des activités discursives conduites en interaction. Quant au type « dialogal », les approches interactives, ayant mis l'accent sur leur redéfinition, comme tâche dialogale centrée sur une même activité conjointe, il se déclinerait en de nombreux types qui, au-delà de la gestion interactive de la narration, de l'argumentation, de l'explication et de la description, comporteraient, notamment, les séquences d'ouverture, de clôture, de gestion de malentendus, etc. Nous avons à plusieurs reprises examiné, sur des corpus variés, l'interrelation des comportements relevant des niveaux discursif et énonciatif. Cette tentative que nous venons d'esquisser, exige d'approfondir la théorisation du discours en interaction au-delà des simples phénomènes de négociation ou de politesse. L'enjeu de cette théorisation est d'importance car il s'agit de penser, dans le même mouvement, la complexité des comportements communicatifs. Cette posture pourrait alors permettre d'appréhender les stratégies utilisées par les sujets à travers la multidimensionnalité de leurs comportements, stratégies qui n'ont qu'un rapport lointain avec leurs éventuels calculs intentionnels dans la mesure où elles partiraient de l'analyse des activités co-conduites dont ils n'ont pas une conscience claire.

Références bibliographiques

- Adam J.-M. 1992, *Les Textes : Types et Prototype*, Paris : Nathan Université.
- Adam J.-M. 1999, *Linguistique textuelle. Des genres aux discours*, Paris : Nathan.
- Authier-Revuz J. 1984, « Hétérogénéité(s) énonciative(s) », *Langages* 73, 98-111.
- Authier-Revuz J. 1990, « La non-coïncidence interlocutive et ses reflets méta-énonciatifs », in Berrendonner A. & H. Parret

- (éd.), *L'Interaction communicative*, Berne : Peter Lang, 173-193.
- Authier-Revuz J. 1998, « Énonciation, méta-énonciation. Hétérogénéités énonciatives et problématiques du sujet », in Vion R. (éd.), *Les Sujets et leurs discours. Énonciation et interaction*, Aix-en-Provence : Presses de l'université de Provence, 63-79.
- Bakhtine M./ Volochinov
1929-1977, *Le Marxisme et la philosophie du langage*, Paris : Éditions de Minuit.
- Bakhtine M. 1934-1978, *Esthétique et théorie du roman*, Paris : Gallimard.
- Benveniste É. 1974, *Problèmes de Linguistique générale*, Paris : Gallimard.
- Bertrand R., Matsangos A., Perichon B. & Vion R.
2000, « L'observation et l'analyse des affects dans l'interaction », in Plantin C., M. Doury & V. Traverso (éd.), *Les Émotions dans les interactions*, Lyon : Presses universitaires de Lyon., 169-181.
- Bouchard R. 1987, « Structuration et conflits de structuration », in Cosnier J. & C. Kerbrat-Orecchioni (éd.), *Décrire la conversation*, Lyon : P.U.L., 73-104.
- Charaudeau P. 1992, *Grammaire du sens et de l'expression*, Paris : Hachette Éducation.
- Charaudeau P. & D. Maingueneau (éd.)
2002, *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris : Seuil.
- Ducrot O. 1984, « Esquisse d'une théorie polyphonique de l'énonciation », in *Le Dire et le dit*, Paris : Éditions de Minuit, 171-233.
- Ducrot O. 1989, « Énonciation et polyphonie chez Charles Bally », in *Logique, structures, énonciation*, Paris : Éditions de minuit, 165-191.
- Ducrot O. 1993, « À quoi sert le concept de modalité ? », in Dittmar N. & A. Reich (éd.), *Modalité et Acquisition des Langues*, Berlin : Walter de Gruyter, 111-129.
- François F. 2005, *Interprétation et dialogue chez des enfants et quelques autres*, Paris : ENS Éditions.
- Kerbrat-Orecchioni C.
1990, *Les Interactions verbales I*, Paris : Armand Colin.

- Kerbrat-Orecchioni C.
1996, *La Conversation*, Paris : Seuil.
- Kerbrat-Orecchioni C.
2005, *Le Discours en interaction*, Paris : Armand Colin.
- Maury-Rouan C. & R. Vion
1994, « Raconter sa souffrance. Gestion interactive de la tension narrative », in Bres J. (éd.), *Le Récit oral*, Montpellier : Praxiling, Université Paul-Valéry, 215-226.
- Morel M-A., & Danon-Boileau L.
1998, *Grammaire de l'intonation*, Paris Ophrys, Biobliothèque de Faits de Langues
- Plantin C.
2006, *L'Argumentation*, Paris : PUF, collection *Que-Sais-je ?*
- Rabatel A. (éd.)
2004a, *Effacement énonciatif et discours rapportés*, *Langages* 156.
- Rabatel A.
2004b, « L'effacement énonciatif dans les discours rapportés et ses effets pragmatiques », in Rabatel A. (éd.), 2004a, 3-17.
- Rabatel A.
2004c, « Stratégies d'effacement énonciatif et posture de surénonciation dans le *Dictionnaire philosophique* de Comte-Sponville », in Rabatel A. (éd.), 2004a, 18-33.
- Roulet E.
2001, « L'organisation énonciative et l'organisation polyphonique », in Roulet E., L. Fillietaz & A. Grobet, *Un modèle et un instrument d'analyse de l'organisation du discours*, Berne : Peter Lang, 277-305.
- Roulet E.
et al. 1980, *Actes de langage et structure de la conversation*, *Cahiers de Linguistique Française* n° 1.
- Roulet E.
et al. 1985, *L'Articulation du discours en français contemporain*, Berne : Peter Lang.
- Rouveyrol L. Maury-Rouan C., & R. Vion R.
2005, « A linguistic toolbox for discourse analysis : towards a multidimensional handling of verbalinteraction », *Discourse Studies* 7/3, 289-313.
- Vion R.
1992-2000, *La Communication verbale. Analyse des interactions*, Paris : Hachette Supérieur.
- Vion R.
1995, « La gestion pluridimensionnelle du dialogue », *Cahiers de linguistique française* 17, 179-203.

- Vion R. 1998, « La mise en scène énonciative du discours », in Caron B. (éd.), *Proceedings of the 16th International Congress of Linguists*, Oxford : Elsevier Sciences, CD-ROM.
- Vion R. 1999, « Pour une approche relationnelle des interactions verbales et des discours », *Langage et Société* 87, 95-114.
- Vion R. 2001, « Effacement énonciatif et stratégies discursives », in Joly A. & M. de Mattia (éd.), *De la syntaxe à la narratologie énonciative. Textes recueillis en Hommage à René Rivara*, Paris : Ophrys, 331-354.
- Vion R. 2004, « Modalités, modalisations et discours représentés », *Langages* 156, 96-110.
- Vion R. 2005, « Modalités, modalisations, interaction et dialogisme », in Bres J. et al. (éd.), *Dialogisme, polyphonie : approches linguistiques*, Louvain-la-Neuve : De Boeck Duculot, 143-156.
- Vion R. 2006a, « Les dimensions polyphonique et dialogique de la modalisation », *Le français moderne* 1, 1-10.
- Vion R. 2006b, « Modalisation, dialogisme et polyphonie », in Perrin L. (éd.), *Le sens et ses voix. Dialogisme et polyphonie en langue et en discours*, Metz : Presses de l'Université, collection *Recherches Linguistiques* n° 28, 105-123.
- Vion R. 2006c, « Reprise et modes d'implication énonciative », *La Linguistique* 42, 2006/2, *La reprise et ses fonctions*, 11-25.